

Richard Abibon

# Le goût de la représentation

Un rêve :

*Une bande de copains réunis. Il y a un cadavre. On l'a peut-être assassiné ou peut-être c'est une intoxication alimentaire. Quelqu'un propose toute une stratégie pour éviter les soupçons des flics. On devra tous appeler le lendemain pour faire part de notre difficulté de digestion. Ainsi les flics pourront avoir la preuve que tout le monde a été malade plus ou moins. Ça me paraît un peu risqué comme plan. Mais j'ai un sentiment de culpabilité qui pèse sur moi.*

*Je marche avec un jeune homme et je lui explique que l'Odyssée a été écrite pour des Grecs, c'est-à-dire 500 ans avant Jésus-Christ. Ces gens-là n'avaient pas les mêmes préoccupations que nous. C'est pourquoi ça pouvait les intéresser alors que nous, c'est plus difficile. Je lui explique que j'ai mis très longtemps avant de comprendre pourquoi j'aimais un livre plutôt qu'un autre. Maintenant je comprends. Sous-entendu il devra faire le même travail s'il veut comprendre aussi. Pendant ce temps-là, le jeune était monté sur une Montagne de quelque chose, peut-être des détritiques, et il saute de là-haut vers moi.*

La première partie décrit le sentiment de culpabilité qui ma bite. J'ai souffert d'une intoxication alimentaire il y a plus d'un mois et je n'y pensais plus. Néanmoins, je n'ai visiblement pas digéré l'événement. J'ai été imprudent en bouffant une mayonnaise maison que j'avais laissé trainer trop longtemps. J'ai donc été coupable envers moi-même. L'assassin c'est moi, la victime aussi. Ça a mis le temps pour s'élaborer, mais bon, là, c'est fait.

Il y a peut-être une allusion à l'Odyssée, nom d'un restaurant où j'ai mangé une entrecôte que je n'ai pas aimée ; j'en ai laissé la moitié. Ça avait un goût d'intoxication alimentaire.

Derrière cette aversion alimentaire se cache mon aversion actuelle pour les livres, et toute l'idéologie intellectuelle qu'ils drainent avec eux, qui fait qu'on ne saurait être crédible si on n'a pas lu Aristote, Platon, Démocrite, Freud, Lacan, et même Homère. Du coup, la montagne de détritiques me fait penser à la montagne des livres écrits depuis que l'humanité use de l'écriture. Ben, j'en ai eu une indigestion.

Cette montagne a été dessinée par Manara dans une BD qui contenait l'histoire d'un ordinateur surpuissant, découvert sur une planète inconnue, vide d'habitants. Depuis des siècles, cet ordinateur écrit, au hasard. Ça provoque des chefs-d'œuvre de la littérature, l'Odyssée, Les Misérables, La Peste, l'Encyclopedia Universalis, mais aussi des livres totalement imbitables, où même les mots ne sont pas reconnaissables. Cette conception de l'écriture se moule dans celle que Lacan a promu du langage : nous sommes parlés par le Grand Ordinateur qu'il appelle le Grand Autre.

C'est une façon pour moi de mépriser les efforts de l'humanité pour se comprendre elle-même et le monde. Tout cela n'est que l'effet d'un programme, et ça finit en monticule de détritiques. « Ces gens-là n'ont pas les mêmes préoccupations que moi ». Bien entendu, j'exagère. Ces efforts ne sont pas tous vains. Grâce à la science, nous avons fait des progrès considérables dans notre connaissance du monde et notre adaptation à icelui. La littérature nous apporte toujours quelque chose qui nous touche plus ou moins, selon les livres et les personnes.

Le problème reste la connaissance de soi. Tout ce que je lis de la sphère psy, passant sur Facebook, se ramène toujours à la même chose : des diagnostics et des discours sur les autres, le diagnostic étant l'essence même du discours sur l'autre. Et des discours philosophiques déconnectés de la réalité, notamment de la réalité de l'inconscient. Sauf ce qui se publie sur ma page et dans « psychanalyse libre en open source ». Je ne remercie jamais assez ceux qui se

risquent à une telle publication, car ils contribuent, outre à leur développement personnel, à donner une autre approche de la psychanalyse que celle, universitaire et médicale, qui prévaut partout ailleurs.

Ma première impulsion pour comprendre cette montagne de détritiques a été le Réel. Je ne sais pas ce que c'est, je ne peux pas le décrire : ça correspond à la définition. Mais en écrivant cette analyse, l'allusion à la montagne de livres m'est tout de suite apparue. Elle vient se caler sur l'évocation des livres que j'aime ou pas.

Je mets ici en scène mes efforts de transmission auprès des jeunes, qui, en général, désorientés, commencent par se gaver d'une montagne de livres, suivie d'une indigestion. Moi aussi, à 20 ans, je ne savais pas vers quoi me tourner. J'ai essayé plein de choses avant de comprendre que ma voie serait dans la psychanalyse. Et même là-dedans, j'ai mis presque trente ans à me rendre compte que ce monceau de livres que j'ai ingurgité ne valait pas tripette au regard de ce que m'a apporté mon analyse de moi-même et l'orientation que j'en ai trouvée. Je souhaite qu'ils tombent de là, de ce piédestal représenté par la culture, pour venir vers moi. D'un autre côté, ce jeune homme est aussi une version de moi et ce rêve retrace mon parcours. Moi aussi, je viens vers moi en tombant du piédestal des savoirs.

Il y a un certain narcissisme inconscient à me poser ainsi en maître et modèle, bien sûr. Je le tempère en vie de veille en disant : qu'il tombe vers moi, ça veut dire, vers une démarche d'exploration de lui-même, telle que je l'ai faite moi-même. Et qu'il en tire des conclusions éventuellement fort éloignées des miennes, pourvu qu'elles soient les siennes.

Je repense à ce que j'ai déjà développé ailleurs et notamment au colloque de Besançon : le fait que j'aie pris pour du bon pain la formule de Freud : « il n'y a pas de représentation du sexe féminin dans l'inconscient », confirmé et emphatisé par l'expression de Lacan : « la femme n'existe pas ». Il m'a fallu des dizaines d'années et l'exploration de milliers de rêves pour me rendre compte que si, il y en a une représentation du sexe féminin, non seulement dans le conscient, mais aussi dans l'inconscient. C'est là que j'ai pu mesurer l'effet délétère d'un savoir qui s'interpose et s'impose entre moi et la réalité de l'inconscient. Cette formulation m'a amené, en tant qu'analyste, à dire des bêtises en séance.

Mais en en parlant, et en publiant sur Facebook la photo d'un gâteau en forme de vulve, j'ai pu me rendre compte, par la diversité des réactions que cela a suscité, de la diversité des positionnements : pour moi, c'est bien l'indice qu'il y a une représentation, associée au caractère désagréable pour certains, agréable pour d'autres, de la perception d'une telle représentation. S'il n'y avait pas de représentation dans l'inconscient, ça n'aurait pas suscité autant de réactions, dont la force ou la perplexité attestent de la dimension d'un affect. Bien évidemment la représentation dans le conscient existe, puisque tout le monde a reconnu de quoi il s'agissait. Mais ce qui est inconscient, c'est la relation avec la représentation inconsciente, dont l'affect témoigne. C'est donc que la représentation est bien là dans l'inconscient, l'affect dans le conscient, et que ce qui est refoulé, c'est la relation de cette représentation inconsciente à l'affect suscité consciemment.

L'énoncé de mon rêve, montre à quel point cela est aussi refoulé chez moi. Ce n'est pas parce que je publie une telle image que je suis à l'aise avec elle du point de vue de l'inconscient.

Ce gâteau un peu spécial m'y ramène ; et à l'intoxication alimentaire. Le détour a été long, mais voilà ce qui transparait à présent pour moi de la représentation du sexe féminin dans l'inconscient : parce que j'avais publié cela sous la forme d'un gâteau, j'ai souffert de la castration représentée ici par l'intoxication alimentaire. C'était un assassinat dont j'étais à la fois le coupable et la victime. Le coupable, car en exposant cette représentation, je mettais en évidence la coupure sous forme comestible, et je ne l'ai toujours pas digérée. J'en suis donc aussi la victime.

Ensuite mon rêve représente en quoi ma culture a fait écran, et comment j'aurais aimé m'éviter, dès jeune homme, cet énorme détour qui m'a valu bien des vomissements. Et donc comment j'aimerais éviter cela à ceux qui sont jeunes aujourd'hui.

Ceci me permet de comprendre pourquoi moi, j'adore lécher une vulve, tandis que bien des analysants m'ont fait part de leur dégoût de cette pratique sexuelle. Le dégoût me semble correspondre à l'angoisse de castration. Le goût, à la recherche d'un phallus délicieux là où il n'est pas, ce qui est l'inversion exacte de l'angoisse de castration. Il y faut un rêve pour que celle-ci transparaisse sous la forme de l'intoxication alimentaire... mortelle.

Si j'avais traduit ça en termes de « régression du phallique à l'oral », ça aurait fait très universitaire, très freudien, et, croyant comprendre, je n'y aurais rien compris.

lundi 31 août 2020